

## Épisode CCCP symposium

Bonjour et bienvenu à Unheard Youth Voices, un podcast créé au Centre for Race and Culture et dont le focus est de donner une voix aux jeunes nouveaux arrivant à travers le Canada. Nous présentons ce que les nouveaux arrivants Canadiens pensent sur l'identité, la migration et l'appartenance. Je suis votre hôte, Rose-Eva Forgues-Jenkins.

Le titre de cet épisode est "Une belle mosaïque imparfaite". Le titre nous provient de la description poétique de Maggie Chang que vous avez entendue au tout début. Dans cet épisode, nous vous présentons des entrevues du symposium Connecting Childhood and Culture Project qui a eu lieu à l'Université York de Toronto. Joignez-vous à Linda, Maggie, Saana et moi dans nos entretiens sur le podcasting, sur l'histoire de la ville de Toronto ainsi que sur la présentation médiatique des communautés minoritaires.

Mais d'abord, voici plus d'informations sur le symposium de trois jours qui a eu lieu à l'Université York. Vous entendrez mon entrevue avec Andrea Emberly, chercheur principale du Connecting Childhood and Culture Project. Andrea et moi discutons comment le symposium a vu le jour, de ses recherches sur les cultures musicales des enfants, ainsi qu'une façon afin de s'allier avec les jeunes. Voici l'entrevue :

Andrea Emberly(AE): Je m'appelle Andrea Emberly. Je suis ethnomusicologue et je me spécialise dans l'étude de la culture musicale des enfants. Je suis professeur au Childhood and Youth Program de l'Université York

Rose-Eva (R): Merveilleux. Plus tôt cette année vous avez organisé le symposium Connecting Childhood and Culture Project. Pouvez-vous nous décrire votre rôle dans ce symposium?

AE: Ce projet s'intéresse vraiment à la façon dont les jeunes établissent des liens avec leurs communautés d'origine. Il peut s'agir de jeunes autochtones dans leur communauté qui ont accès à des documents, souvent conservés dans des archives et qui sont souvent à l'extérieur des terres autochtones, ou encore à la façon dont les jeunes établissent des liens avec la musique afin de se rapprocher des communautés dans lesquelles ils ont été relocalisés, où ils sont déménagés ou ont migrés, de façon forcée ou non. C'est ainsi que le projet nous a mené au symposium. Après un an et demi de recherche dans plusieurs pays du monde, nous avons réuni tous les partenaires et les jeunes de chacune des communautés. Nous avons discuté de l'importance d'avoir la capacité d'établir des liens avec leur passé et leur présent culturel par l'art musical pour leur identité, pour faire avancer et soutenir la culture dans leur propre communauté. En fin de compte, pour l'avenir, ils sont ultimement responsables du maintien de bons nombres de ces traditions. Je crois que souvent, nous ne reconnaissons pas le leadership des jeunes car ils sont leaders de façons différentes de nous. En tant qu'adultes, nous pouvons prendre du recul et dire « D'accord, eh bien, vous savez, le jeune combine les chansons traditionnelles avec une nouvelle forme musicale », alors que d'autres pourraient dire « Oh, vous savez, ça dégrade certaines traditions » mais en fait, à bien y penser, c'est vraiment la

façon de soutenir la culture. La musique est vraiment malléable. Au lieu de dire, comme toujours « Voici ta chance d'être un leader », je dois dire « J'ai reconnu ton leadership et peux-tu partager cela avec moi? »

R : Selon vous, quels étaient les principaux objectifs du symposium ?

AE: Un des objectifs était de rassembler tout le monde ici mais, malheureusement, cela ne s'est pas produit. Tous les visas de nos participants de l'Ouganda ont été refusés, ce qui a été une très grande déception mais l'objectif était de rassembler tout le monde dans la même pièce pour un temps. Juste pour voir ce qui se passe organiquement en termes de partage. A quoi ça ressemble de partager un espace? Regarder comment la musique traverse toutes les pratiques artistiques, vous savez, ce n'est pas seulement de la performance. Ce n'est pas seulement dire que je joue d'un instrument, ce n'est pas seulement danser, c'est intégrer des formes d'art. Vous savez, le body painting, l'art, les matériaux pour créer des instruments, toutes ces choses travaillent en harmonie et entourent la musique qui est produite. Nous voulions donc reconnaître que ces pratiques artistiques sont aussi importantes que le son lui-même. Les gens ont vraiment appréciés pouvoir bouger de façon fluide entre le partage, la performance, l'enseignement et les apprentissages, ainsi, dans cette mesure, je crois que ça été un assez grand succès.

R: Vous avez donc parlé un peu de certains succès du symposium. Pouvez-vous nous parler d'autres volets qui, à votre avis, ont vraiment bien fonctionnés?

AE: Je pense que, lors de la dernière journée, lorsque nous nous sommes dirigés vers un environnement non académique, dans un monde communautaire, pour moi c'était une belle occasion de partager de ce que nous avons fait les derniers jours avec les membres de la communauté. Et puis, bien-sûr, la chorale d'enfants Nai est venue ce jours-là et c'était une excellente occasion pour un grand nombre d'enfants, de voir un peu ce que des jeunes plus âgés font pour établir des liens avec leur communauté, par la musique. Ceci nous a donné une véritable opportunité d'apprentissage interculturel. Ce que j'ai trouvé vraiment génial, c'était de voir tous les gens s'adonner à la peinture, puis à la danse et à la formation sur la danse autochtone canadienne. Je crois que tous ces moments de transferts de connaissances interculturels, transgénérationnels et intergénérationnels ont été très importants pour moi. J'ai vraiment apprécié à quel point ils étaient organiques. Ce sont les jeunes qui ont décidés, si je montre cette danse, je veux apprendre aux enfants comment exprimer ces mots dans ma langue. Ce genre de micro-moments a été le plus important pour moi, il démontre vraiment le succès mieux que tout autre résultat grandiose. Nous cherchons d'ailleurs comment utiliser ce symposium afin de poursuivre ces collaborations entre les universitaires et les jeunes, afin de réduire en quelque sorte le fossé qui sépare le milieu universitaire et la collectivité. Et donc, je pense que c'était en quelque sorte notre tremplin pour aller de l'avant.

R: Je me demandais si, dans vos recherches, vous avez découvert certains des défis auxquels sont confrontés les jeunes nouveaux arrivants, au Canada en particulier?

AE: Dans le cadre de mes propres recherches dans des communautés d'Australie et du Canada et dans des communautés de nouveaux-arrivants, j'ai en quelque sorte examiné les nombreux défis auxquels les jeunes sont confrontés et la façon dont ils sont aggravés pour les jeunes nouveaux arrivants.

Certes, des choses comme l'appartenance et la remise en question des narratifs préconçus que les gens, en particulier ceux de l'Ouest et ceux que vous connaissez, privilégiés et en position de pouvoir, ont tendance à penser des nouveaux arrivants. Mais je crois que les jeunes doivent apprendre à naviguer ces narratifs et trouver où – quelle est leur place dans les communautés, et, espérons-le, trouver un endroit où ils peuvent à la fois honorer la culture des communautés d'où ils proviennent et ressentir un sentiment d'appartenance et d'intégration pour les communautés dans lesquelles ils se retrouvent. Nous mettons beaucoup d'emphasis sur la résilience et non à un travail dans un contexte de narratifs stéréotypés, avec un type de traumatisme, et assumant que tout le monde a eu la même expérience. Mais, en tant qu'ethnomusicologue, je m'intéresse aux pratiques artistiques et à la façon dont les jeunes utilisent la musique et les outils pour s'intégrer et établir des liens entre les communautés et j'ai certainement travaillé avec beaucoup de jeunes qui le font. Je vois certainement comment aider les jeunes à faire de la musique ou à participer de façon significative à la musique, que ce soit en écrivant des chansons, en chantant ou en jouant de la musique avec la communauté, contribue à leurs résilience et leur donne l'impression qu'ils peuvent surmonter tous leurs défis. Je pense qu'en tant qu'adultes, il est important de reconnaître le privilège et le pouvoir que nous détenons au sein des communautés et qu'il faut devenir alliés des jeunes en reconnaissant la place qu'ils occupent ainsi qu'en reconnaissant qu'ils ont des choses importantes et significatives à dire. Et c'est certainement par le biais de la musique que, la plupart du temps, les jeunes sont le plus habiles à partager leur voix et nous avons tendance à l'oublier. Nous percevons en quelque sorte, les jeunes, comme impuissants ou sans voix. En réalité, si nous prenons recul en tant qu'adulte et les écoutons, je pense que, la plupart du temps, nous pouvons reconnaître la place qu'ils occupent et que, ce qu'ils ont à dire ainsi que leur façon de s'exprimer sont aussi importantes que pour nous. Comme la société privilégie en quelque sorte un certain type d'adulte et c'est notre travail de reconnaître que ce privilège brime les besoins des jeunes. C'est un domaine important auquel je pense beaucoup.

R: Oui. Avec le travail que j'ai fait pour ce podcast, je suis tout à fait en accord avec vous, il faut donner une place aux jeunes afin qu'ils puissent exprimer leur histoire. Ils ont partagé des choses absolument incroyables avec moi.

AE: Oui, et ne pas juste leur donner une place car donner une place suggère un peu qu'il y a une imposition de pouvoir. C'est comme donner quelque chose à quelqu'un, je lui donne la permission d'avoir une place. J'essaie de voir cela comme une sorte d'ouverture de mon propre privilège et de mon pouvoir de dire, vous savez, cet espace est déjà occupé. Je n'ai pas à le donner. Il existe. Je dois le reconnaître, c'est facile de ne pas le reconnaître car je détiens le pouvoir. Mais si je peux reconnaître que les jeunes occupent une place et que leur voix est

importante, au lieu de le considérer comme un don, je peux le reconnaître comme étant mon propre problème et devenir un allié des jeunes de façon plus significative.

**Rose-Eva hôte:** C'était mon entretien avec Andrea Emberly. J'ai apprécié qu'Andrea me corrige quant à la place à partager avec les jeunes. J'ai encore beaucoup à apprendre afin de centrer les jeunes dans mes discussions et à repenser mon alliance avec eux. Nous allons maintenant entendre des entretiens qui ont eu lieu lors du symposium. Voilà à quoi cela ressemblait : La matinée du colloque la salle était composée de nombreuses stations à circulation libre, où les jeunes, les membres de la communauté et les chercheurs pouvaient participer aux différentes pratiques culturelles qui étaient partagées. J'avais mon propre coin avec une station de podcasting. J'ai installé du matériel d'enregistrement afin que les participants puissent en apprendre davantage sur le podcasting et puissent partager leurs idées sur l'identité, la migration et l'appartenance. Linda Bui et Maggie Chang ont visité la station, et nous avons décidé d'enregistrer la conversation. Nous avons commencé la discussion en décrivant les pratiques culturelles qui étaient partagées dans la salle. Par exemple, vous pourrez remarquer qu'il y avait une session de flûte qui se déroulait à côté de nous lors de l'enregistrement. Profitez des sons, des sensations et des conversations merveilleuses au symposium Connecting Childhood and Culture Project:

Maggie (M): Je m'appelle Maggie. J'ai grandi à Toronto après avoir immigré de la Chine au Canada lorsque j'avais deux ans. Donc, j'ai juste – une expérience très intéressante d'avoir une sorte de double identité pour naviguer à travers les cultures, avec toutes les joies et les défis que ça apporte. Alors, dans la salle il se passe beaucoup de choses très intéressantes. Il y a une section de peinture murale et d'art où les gens travaillent avec de la peinture, de l'encre, des marqueurs et des choses comme ça, juste pour être créatif et s'exprimer.

Linda (L): Je m'appelle Linda. Je suis Canadienne de première génération, Vietnamienn-Canadienne, mes parents et grands-parents ont immigré au début des années 90. Et que ce passe-t-il dans la salle? Juste derrière-moi, il y a un groupe qui vient d'Afrique du Sud que j'ai pu rencontrer et qui dirige un atelier de perlage.

R: Je m'appelle Rose-Eva. Je suis de la troisième génération sur le territoire visé par le Traité no 6 et je suis très heureuse d'être à Toronto. Il y a des peaux d'opossum derrière nous pour la fabrication de peaux avec des gens autochtones de l'Australie. Ça semble génial et je veux vraiment qu'ils m'apprennent. Je me sens très intimidée par tous ces projets incroyables que ces réalisent gens, j'ai l'impression de ne pas avoir assez à contribuer. [Rires]

L: Ne dites pas cela, je pense que ce que vous faites ici avec le podcasting est tout aussi unique et intéressant. À un point, je considérais lancer un podcast, je le considère toujours et je prends des notes sur la façon de faire. Donc, je ne sais pas si quelqu'un a une idée de la raison pour laquelle les podcasts sont un type de plateforme en pleine croissance et pourquoi beaucoup de jeunes veulent s'y impliquer.

M: Je pense aussi qu'il s'agit simplement d'une technologie que nous apprenons à utiliser et dont nous essayons d'en trouver toutes les applications possibles. Je pense qu'il pourrait y avoir une sorte de résurgence envers l'intérêt pour la voix parce que, de nos jours, nous communiquons beaucoup par texto, que ce soit envoyer des messages, des courriels ou d'autres choses de ce genre. Et je pense que les gens ont vraiment envie d'entendre la voix de quelqu'un pour apprendre.

L: Ce qui me vient aussi à l'esprit, c'est que nos principaux médias, vous savez, la télévision et la radio, sont concentrés entre les mains de quelques-uns, surtout en Amérique du Nord, et ils ne sont pas très représentatifs de notre société au sens large. Le multiculturalisme qui existe dans les villes les plus peuplées du Canada est un privilège, en particulier dans la communauté où j'ai grandi, à Brampton. Sur cette même note, nous ne voyons pas - ne voyons toujours pas cette représentation dans nos médias, j'ai donc l'impression que le podcasting est un espace plus démocratique et qui demande peu pour démarrer.

M: J'ai beaucoup aimé vos commentaires sur la représentation et les autres choses du même genre parce que je critique beaucoup les médias qui manquent de représentation. Je trouve que c'est particulièrement désolant pour les peuples Asiatiques de l'Est. Donc, je vous mets au défi de compter combien de fois que vous verrez un Asiatique de l'Est, la prochaine fois que vous regarderez une publicité, une émission de télévision ou autre, que ce soit sur un autobus, à la télé ou au milieu de votre jeu. Le plus souvent, vous n'en verrez que quelques-uns par centaine d'annonces. J'ai beaucoup réfléchi à l'importance que porte la représentation. En fin de compte, c'est très lié avec l'appartenance, les préjugés, les stéréotypes et les choses comme ça car si vous avez - si vous n'avez pas une représentation diversifiée, beaucoup de gens vont fonder leurs idées sur des stéréotypes. Cela a aussi un effet sur les gens qui sont stéréotypés car, s'ils sont toujours représentés comme étant inférieurs, qu'ils ne peuvent agir que d'une certaine façon ou que les attentes de la population soient qu'ils agissent d'une certaine façon, ils vont agir de cette façon. J'avais écrit un vers dans un poème qui disait: « Dis-moi que, de te faire dire que tu vauds moins dans tout ce que tu vois et tout ce que tu lis, ne te ferais pas sentir sans valeur. »

**Rose-Eva hôte:** Vous venez d'entendre la première partie de mon entretien avec Linda Bui et Maggie Chang. Durant la deuxième partie de cet entretien, j'ai discuté avec Linda et Maggie de ce que représente pour elles de vivre à Toronto. J'ai demandé si elles avaient l'impression que la diversité présente dans les rues de la ville était représentée dans les médias. C'est la description magnifique que Maggie a faite de Toronto qui a inspiré le titre de l'épisode : "Une belle mosaïque imparfaite". Voici à nouveau Maggie et Linda :

Maggie: Je peux vous dire sans cesse pourquoi j'aime Toronto et cela a vraiment beaucoup à voir avec cette diversité. Ce que j'aime dire, c'est que cette belle ville, cette belle mosaïque imparfaite de récits, d'histoires et d'expériences, même si ils ne coexistent pas toujours parfaitement de façon pacifique, ils coexistent toujours imparfaitement et c'est vraiment magique de voir ça. J'aime aussi parler de l'histoire peu connue de Toronto, à savoir qu'il y a eu des manifestations géophysiques d'inégalité, par exemple, que le quartier chinois était autrefois l'emplacement de

l'hôtel de ville. Ils l'ont essentiellement démoli, ou ils en ont démoli environ les deux tiers en dix ans, pour construire l'hôtel de ville et des choses comme ça. Et vous savez, si vous pouvez imaginer ce que ce serait de voir les deux tiers de votre quartier démolis, en 10 ans, et comment vous n'auriez jamais permis que cela arrive à un groupe auquel les gens tiennent vraiment. Une autre pièce de l'histoire chinoise est la Loi d'exclusion des Chinois, sous laquelle, il y a eu une période où n'importe qui d'origine chinoise n'était pas autorisé à immigrer au Canada. Et c'était je crois, entre les années 20 et jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. C'était environ dans les années 50, parce que je sais que le quartier chinois actuel, qui se trouve autour de Dundas et Spadina, a été construit en grande partie dans les années 50 et que beaucoup de gens qui y sont présentement, sont des aînés parce qu'ils sont arrivés dans les années 50.

Linda: Maggie avait parlé d'une sorte de navigation, pour citer "deux cultures". Il y a un terme, je pense que c'est "Enfant de la troisième culture", c'est quelque chose qui, je pense, me suivra toute ma vie. Il y a définitivement eu des défis à grandir entre la culture canadienne et vietnamienne. Il y a eu parfois des désaccords. Je me souviens de ma grand-mère - je sais qu'elle le disait avec beaucoup d'amour et de respect mais pour certaines personnes, c'était « mais qu'est-ce qu'elle dit là ? » Elle me disait souvent : "Linda, tu es un vrai garçon", à cause de certaines de mes caractéristiques et traits de personnalité, comme le fait d'assumer des rôles de leadership, d'être très têtue ou d'avoir de la volonté, elle attribuait cela à des qualités similaires masculines. J'ai appris que pour qu'un changement se produise, j'ai besoin d'utiliser mon privilège et ma voix là où je le peux afin d'essayer de faire en sorte que cela se produise. C'est donc à quoi j'ai pensé lorsque vous parliez plus tôt de cultures différentes. Mais euh, pour votre question de tout à l'heure, sur ce qu'est pour vous de voir cette diversité dans la rue, mais pas autant dans les médias, ce que je voulais dire, c'est que même si la tendance est croissante où nous voyons plus de représentation et de diversité, les rôles que nous voyons encore en Asie de l'Est sont essentialisés, il existe toujours un archétype qui existe et perdure. L'un d'entre eux, en particulier pour la femme d'Asie de l'Est, est qu'elle est toujours docile. Elle joue peut-être encore sa sexualité, tu sais, ce genre de choses - mais ça se résume à qui est derrière le scénario ? C'est vrai, qui écrit ces scripts ? Qui sont les acteurs qui jouent ces rôles ? Et c'est difficile pour les actrices qui s'identifient à l'Asie de l'Est, « est-ce que je renonce à ce rôle et je ne suis pas dans les médias, ou est-ce que je l'accepte en sachant que ce n'est pas vraiment ce que je veux faire. »

Maggie: Une autre chose dont je voulais parler, c'est qu'il a été très intéressant de voir la dynamique de gens du monde entier à ce symposium et cela m'a vraiment fait remarquer à quel point nous sommes conditionnés ou contrôlés pour ce qui est de prendre notre place. Par exemple, si vous assistez à un événement qui se déroule principalement avec des gens qui ont grandi au Canada, 95 pourcent du temps, ceux qui prennent le plus de place seront les hommes blancs. Mais ici,

nous avons des gens de partout dans le monde et il n'y a pas ce genre de domination. Il n'y a pas de narratif où vous devez être petit et il n'y a pas non plus le syndrome de l'imposteur et les problèmes de confiance en soi qui découlent du fait d'être stéréotypé et de lutter contre le racisme.

**Rose-Eva hôte:** C'était la dernière partie de mon entretien avec Maggie Chang et Linda Bui. L'entrevue suivante a eu lieu durant la deuxième moitié de la journée du Connecting Childhood and Culture Project. Dans l'après-midi du symposium, des présentations ont eu lieu dans la salle principale. Afin de ne pas perturber les échanges de connaissances, nous avons dû faire preuve de créativité quant au lieu de l'entrevue. Maggie, Saana et moi avons trouvé un endroit tranquille dans la tour Kaneff pour l'enregistrement. J'ai demandé à Maggie de nous donner des détails concernant certaines des connaissances qu'elle a partagées le matin et Saana avait une question sur les relations avec les nouveaux arrivants et les Autochtones. Voici la prochaine entrevue du Symposium Connecting Childhood and Culture Project :

- R: Je m'appelle Rose-Eva Forgues-Jenkins et nous avons beaucoup de chance d'être à l'Université York à Toronto, aujourd'hui. On est au 5e étage et on est juste à côté des ascenseurs. Il y a un petit hall d'entrée avec deux chaises qui, à mon avis, n'a jamais été conçu comme espace d'entrevue. Mais dans l'intérêt d'enregistrer sur le terrain et de trouver un espace qui fonctionne, nous allons utiliser cet espace pour l'entrevue, alors, je vais laisser d'autres personnes se présenter.
- S: Ok, donc je m'appelle Saana. Je viens tout juste d'obtenir mon diplôme de l'Université York en 2016, après avoir été à l'école pendant environ 12 ans, ce qui est vraiment long. J'ai obtenu mon diplôme en arts de l'Université York et j'ai découvert que j'aime vraiment travailler dans des milieux communautaires. J'adore travailler avec les communautés racisés et j'aime apprendre alors, je suis ici pour en apprendre davantage sur le podcasting ainsi que pour rencontrer des jeunes artistes, des activistes et des travailleurs de milieux communautaires.
- M: Je m'appelle Maggie. J'ai grandi à Toronto après avoir immigré de Chine quand j'avais deux ans. Je travaille donc beaucoup sur l'identité, l'inégalité et l'égalité des immigrants et je rêve d'un avenir meilleur, je suppose, grâce à la poésie et à d'autres activités de défense des droits.
- R: J'ai vraiment apprécié ce que vous avez dit tout à l'heure. Vous avez parlé de l'histoire de la communauté chinoise de Toronto. J'ai trouvé ça vraiment fascinant. Je me demande quand vous avez appris cette histoire et en quoi cela a-t-elle changé votre relation avec Toronto en tant que ville ?
- M: Excellente question. En fait, c'est très récemment que j'ai appris toutes ces choses. Et si vous y pensez, c'est un peu ridicule car je suis moi-même une Sino-Canadienne vivant à Toronto et je ne connaissais pas ma propre histoire. Je me demande à quel point cela démontre que l'histoire qu'on nous raconte, les histoires qu'on nous donne, les histoires qu'on nous enseigne sont injustes et inégales. En gros, la première fois que j'ai appris des choses comme la Loi d'exclusion des Chinois, c'était par hasard, en travaillant sur un essai pour une bourse. Il

s'agissait d'une fondation qui s'occupait en quelque sorte de préserver l'histoire de la communauté chinoise au Canada et qui se concentrait sur les travailleurs des chemins de fer et ces choses-là. Je me souviens d'avoir fait des recherches pour cet essai et j'ai littéralement commencé à pleurer parce que j'étais comme, le Canada était si méchant avec nous ! La Loi d'exclusion des Chinois, je suis à peu près certaine, est l'une des seules lois dans l'histoire du Canada à nommer expressément un groupe de personnes d'un pays donné pour les exclure. C'était il y a environ deux ans, j'étais en 12e année. Je n'ai vraiment appris l'histoire du quartier chinois il n'y a qu'un an environ, en juin dernier, et c'était un coup de chance encore une fois. Je faisais une tournée d'art de rue au marché Kensington et un des habitants de la région a parlé d'une partie de leur histoire qui a mené tous les gens à être délogés pour la démolition du quartier chinois qui était juste devant la Mairie. Ils ont été déplacés vers Spadina, ce qui a causé un genre de maillage culturel. Aussi, comment Kensington Market est devenu cet endroit merveilleux et prospère, en accueillant tous ceux qui étaient marginalisés, et comment cela a créé quelque chose de vraiment beau. Donc, vous savez, je suppose que c'est vraiment frustrant d'une certaine façon, que peu de gens le sachent et qu'ils devraient le savoir. Je pense que cela m'a vraiment rendu plus déterminée à partager cette histoire. Aussi, juste pour m'assurer d'être plus attentive à mon histoire, parce que si je ne le fais pas, qui le fera ? Les faits au sujet du quartier chinois et d'autres choses de ce genre sont courants dans ma poésie. J'en ai un qui en parle de façon très explicite. Et je pense que pour moi, la poésie est un moyen très important d'enseigner aux gens parce que, souvent, en sortant d'une performance, les gens se disent « bon sang, je n'étais pas au courant de ça » Donc, c'est vraiment une pièce éducative et c'est aussi très percutant parce que ça fait partie de la beauté de la poésie et je pense que c'est un très bon médium pour moi.

S: C'est Saana. Ma question porte donc sur le moment où, en tant que migrant et en tant que colon, vous avez appris pour la première fois l'histoire autochtone. Parce que je pense que, comme lorsque nous avons immigré ici, je sais que pour moi, c'était une image totalement différente. Le Canada est présenté comme autre chose et vendu comme autre chose, et peu à peu, on commence à en apprendre davantage sur le colonialisme. Quelles en ont été vos premières interactions? Quelle a été votre première expérience éducative ? Pensez-vous que vous en avez assez appris ? Pensez-vous que ce n'est pas assez ? Si vous pouviez peut-être nous en parler un peu en tant que migrant, en tant qu'immigrant.

M: Il est tout à fait vrai que nous n'avons pas eu beaucoup d'information sur les aspects vraiment déplorable du colonialisme à l'école. J'ai appris par moi-même en étant très active dans les cercles de justice sociale. J'ai beaucoup de respect pour les communautés autochtones et je me suis assurée d'apprendre leur histoire et de la même façon, je m'assure de connaître ma propre histoire. L'autre chose qui m'a vraiment frappé, c'est que par hasard, ma mère et moi regardions, je crois que c'était une émission de télévision documentaire de la CBC qui se déroulait dans le Nord, et elle se demandait : "Pourquoi tous ces gens aiment-ils boire et ce genre de choses ? Elle a été choquée quand je lui expliquai ce qu'étaient les écoles pensionnats autochtones et les traumatismes intergénérationnels qu'elles ont causé. Elle n'avait aucune idée que cela s'était produit au Canada. Et c'était juste - c'était vraiment bizarre pour moi, parce que c'est une grande partie de ma vie. C'est étrange que ma mère ne soit pas au courant.



Mais en même temps, pourquoi le serait-elle ? Parce que là - je ne pense pas non plus qu'il y ait suffisamment de services d'approche pour les immigrants, en général, au Canada. Et pour ajouter à cette autre couche des peuples autochtones et de la réconciliation, c'est une autre chose à laquelle les immigrants n'ont pas accès. J'ai beaucoup réfléchi à l'assimilation, à ce que cela signifie, à ce que c'est, et j'ai écrit un poème sur ce genre d'expériences. Au tout début du poème, je dis que ma meilleure écriture, ma meilleure langue, celle que je connais le mieux, c'est l'anglais mais pourtant, l'anglais ne comprend ni mon expérience, ni ce que c'est d'être un immigrant et je pense que c'est une expérience vraiment intéressante. L'autre chose qui se perd souvent, c'est la différence entre être un immigrant chinois au Canada, aux États-Unis, en Europe ou ailleurs qu'en Chine et être un Chinois en Chine. Parce que les Chinois en Chine ont certainement - des défis et ils ont fait face à de nombreuses épreuves, mais ils n'ont pas fait face aux mêmes défis que nous. Pour les Chinois en Chine, la Loi d'exclusion des Chinois ne fait pas partie de leur histoire, mais elle fait partie de la mienne. La question de la représentation dans les médias occidentaux n'est pas leur problème, mais c'est un des miens. Nous devons composer avec des systèmes complètement différents que nous devons utiliser, et qui, d'une certaine façon, nous coupent aussi de l'expérience d'un Chinois en Chine. Et une autre chose sur laquelle j'écris beaucoup et qui s'applique en fait à toutes les identités, c'est que les immigrants se situent entre les deux quand vous êtes une personne de couleur. Au Canada, aux États-Unis ou en Europe, vous êtes - peu importe depuis combien de temps votre famille est ici, vous serez toujours considéré comme vous êtes "d'ailleurs" - vous allez toujours obtenir un « d'où venez-vous » alors qu'une personne blanche qui vient peut-être juste d'arriver, ne le sera probablement pas. Donc, nous ne sommes pas Canadiens et nous ne sommes pas Chinois non plus. Et si vous retournez en Chine, les gens vont souvent commenter vos manières différentes, vous êtes différent, votre accent est différent. Votre maquillage, si vous en portez, sera aussi différent. Je pense qu'il est très important de souligner ces expériences uniques qui font parties d'être un immigrant. Ce n'est pas tout à fait l'un, ni tout à fait l'autre. C'est unique, différent et il est important de s'assurer que cette voix soit également entendue. J'ai été frustrée l'autre jour quand une adolescente a décidé de porter une robe traditionnelle chinoise pour le bal de finissants et qu'une personne mal informée, a écrit un article qui disait : « Les gens étaient vraiment outrés de l'appropriation culturelle mais quand on demande aux gens en Chine, ils se grattent la tête, ils ne voient pas le problème ». Eh bien, c'est parce que les gens en Chine n'ont pas les mêmes expériences que les immigrants chinois. Les immigrants chinois ne peuvent pas entrer dans un endroit en portant une robe traditionnelle chinoise sans être considérés comme "d'ailleurs" ou étranges, mais une fille blanche en porte une au bal et elle est cool. C'est un problème que nous connaissons et mais pas les Chinois en Chine, alors comment pourraient-ils savoir quel est le problème, vous savez ? L'autre problème avec cet exemple vestimentaire, est que j'hésite à l'appeler propriété intellectuelle parce que c'est une façon très occidentalisée de le dire. Pour mieux comprendre ce genre d'idée, c'est prendre les connaissances d'un groupe pour vos propres bénéfices, sans rien leur redonner en retour. Vous ne vous assurez pas qu'ils profitent eux aussi de leur propriété, qui est dans ce cas-ci, la culture. C'est problématique.

R: Non, je pense que c'est un très bon point et je me demande si vous avez des exemples précis ou quelque chose qui vous vient à l'esprit, particulièrement dans le milieu universitaire ? Ou en

milieux académiques ? Parce que vous avez dit que vous êtes un étudiant universitaire. Est-ce un phénomène que vous trouvez arrive souvent ?

M: Pas nécessairement. Mais il y a certainement des choses que le milieu universitaire peut améliorer. J'ai lu plusieurs critiques à propos de gens qui font des recherches sur les maquiladoras ou sur d'autres aspects de cette culture et ce qui arrive, c'est qu'ils font leurs entrevues et repartent tout simplement. Ils ne laissent rien à la communauté pour les aider à s'améliorer alors que, de façon réaliste, ils n'ont pas nécessairement besoin de donner beaucoup, en autant qu'ils s'assoient avec eux, trouvent un métier qu'ils estiment approprié et qu'ils leur transmettent des techniques d'entrevue. Il peut s'agir de leur apprendre à travailler avec des caméras vidéo, d'autres appareils ou photos afin qu'ils puissent se faire entendre dans le monde. C'est donc un des aspects. Hier, j'ai observé quelque chose dans un groupe de soutien d'écrivains que je rencontrais. La question était: « Je fantasme au sujet du Japon féodal. Ai-je le droit d'inventer des faits ou faut-il que tout soit exact ? » C'est une question valable et mon instinct m'a poussé à dire, eh bien, tout d'abord, vous devez vraiment réfléchir à la raison pour laquelle vous vous situez dans le Japon féodal ? Utilisez-vous le Japon pour essayer de rendre votre truc exotique et cool parce qu'il s'adresse aux Japonais ? L'autre aspect est de vous assurer que si vous écrivez quelque chose qui provient de votre culture, alors vous devriez vraiment soutenir cette culture en retour. Comme cette culture a enrichi votre travail, vous devriez la remercier à juste titre. Que ce soit en dirigeant les gens vers des ressources sur les inégalités auxquelles les Japonais sont confrontés au Canada, ou bien, parler des stéréotypes et autres afin de désamorcer la rhétorique raciste et oppressive qui est vraiment courante dans notre culture dominante. Et cela nous ramène à l'idée de s'assurer que les choses sont justes.